Revue Géographique de l'Est

vol. 58/3-4 | 2018

Ville-usine, ville industrielle, ville d'entreprise...
Approches croisées du fait industrialo-urbain

Raggi Pascal, 2019, *La désindustrialisation de la Lorraine du fer*, Paris, Classique Garnier, collection Histoire des techniques n° 16, 506 p.

Jean-Pierre Husson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rge/9031>

DOI : 10.4000/rge.9031

ISSN : 2108-6478

Éditeur

Association des géographes de l'Est

Référence électronique

Jean-Pierre Husson, « Raggi Pascal, 2019, *La désindustrialisation de la Lorraine du fer*, Paris, Classique Garnier, collection Histoire des techniques n° 16, 506 p. », *Revue Géographique de l'Est* [En ligne], vol. 58/3-4 | 2018, mis en ligne le 19 juin 2020, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rge/9031> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rge.9031>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Raggi Pascal, 2019, *La désindustrialisation de la Lorraine du fer*, Paris, Classique Garnier, collection Histoire des techniques n° 16, 506 p.

Jean-Pierre Husson

- 1 Maitre de conférences Habilité à Diriger des Recherches (HDR) en histoire contemporaine à l'Université de Lorraine à Nancy et membre du Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH), Pascal Raggi est spécialiste d'histoire industrielle, plus particulièrement de la sidérurgie. Il s'intéresse également aux Hommes qui animèrent ce secteur productif. Il se penche aussi sur l'évolution des techniques appliquées à cette succession d'activités longtemps essentielles et représentatives de l'économie lorraine. Compétitif, renouvelé par les progrès associés au secteur de recherche placé en amont et encore identitaire du territoire, le secteur de la mine, des forges et laminoirs était l'image la plus couramment associée à la Lorraine, au plateau du bajocien piégeant la « minette », avec ses continuités vers le Luxembourg et le Luxembourg belge. La saga

séculaire portée par l'activité extractive et la forge anima les quatre bassins de Nancy, de l'Orne, de la Fensch et de Longwy. Des paysages ruraux furent en quelques décennies transformés en érigeant d'énormes installations : d'abord les carreaux de mine surmontés des chevalements puis les emblématiques batteries de hauts fourneaux (les J1 et J2 de Jœuf mis à feu en 1961 et 1964, avec un creuset de 8,8m de diamètre), les laminoirs, tréfileries et cimenteries. Le tout était installé dans des vallées parfois assez étroites, inconfortables où les espaces plans furent cédés aux usines. Cœur palpitant d'un système bruyant, polluant, rougeoyant, l'espace dédié à la production s'intriquait avec les entrelacs ferroviaires, parfois des canaux. S'ajoutèrent les différentes générations de cités et encore tout ce qui fut construit au nom du paternalisme industriel : écoles, églises, dispensaires, économats, voire châteaux, grands bureaux, etc. Nous sommes ici dans l'univers des cités, des tubulures, chargeurs, convertisseurs et crassiers de l'auteur de bande-dessinée Baru. Cet ensemble complexe et énorme s'articule autour de plusieurs dates phares. D'abord la mise dans le domaine public (1894) du procédé Thomas-Gilchrist de déphosphoration (1877) permettant de traiter l'immense potentiel de ressource en minerai de fer. Ensuite, l'adossement des usines sur des frontières mobiles, guerrières. Enfin, l'essor rendu possible par la réconciliation, la paix, avec le fonctionnement de la Communauté Économique du Charbon et de l'Acier (CECA) en préalable du Marché commun, future Union Européenne (UE). Ces données sont bien connues. La prospérité à éclipses née de la valorisation de la ressource dure environ un siècle et trouve son sommet au début des Trente Glorieuses. À ce propos, l'expression « Texas français » né sous la plume du journaliste Raymond Cartier dans l'hebdomadaire Paris Match daté du 24 juin 1961 fut amplement utilisée, répétée.

- 2 Pour établir son récit historique à propos d'un monde industriel délité puis effondré, P. Raggi bénéficie du recul nécessaire pour traiter différemment de ses prédécesseurs du couple construction/déconstruction du géosystème industriel ancien arrivé à sa fin avec l'arrêt du haut-fourneau de Florange (2013). En effet, notre époque place en avant les questions environnementales et énergétiques dans les stratégies industrielles arrêtées, ce qui a aussi disqualifié la sidérurgie lorraine. L'actuel clôture la période du deuil industriel débutée en 1963, avec des crises à répétition qui enflent en intensité. En 1984, la fermeture de la Société Nouvelle des Aciéries de Pompey (SNAP) symbolisa la désindustrialisation régionale. Aujourd'hui, la colère s'est atténuée. Les démolitions d'usines fermées depuis peu ou rouillées sont finies. Nous en conservons les clichés en noir et blanc, pris frontalement par Berndt et Hilla Becher. Ces destructions se firent parfois, parfois jusqu'à la *tabula rasa* initialement préconisée par l'Établissement Public de la Métropole Lorraine (EPML), devenu en 2000 Établissement Public Foncier de Lorraine (EPFL), là où les sols étaient très pollués (huiles, métaux lourds, etc.). Aujourd'hui, nous sommes soumis aux évolutions dictées par la globalisation. Elles sont devenues une évidence incontournable et la dynamique régionale est dominée par le Luxembourg qui offre de l'emploi souvent très qualifié. Dans le même temps, par les emplois offerts, la Lorraine du fer n'est plus que l'ombre d'elle-même (80 000 emplois vers 1960, 4 000 en 2013) (p. 20) et nous avons assisté à la fin d'une forme de culture du travail.
- 3 Cet ouvrage, préfacé par Ph. Mioche et comportant 83 pages d'annexes (cartes, tableaux, croquis, glossaire), une bibliographie très exhaustive et l'index des noms propres et de lieux, reprend les résultats de l'Habilitation à Diriger les Recherches

(HDR) présentée en 2017 devant l'université d'Aix-Marseille, avec pour garant le professeur Ph. Mioche. La démonstration est construite en six chapitres. Elle instaure une approche renouvelée des faits, de la vie de ceux qui sont restés malgré des solidarités fragmentées par les effets de la « défaisance » industrielle, les très nombreuses préretraites obtenues, les reconversions vers d'autres emplois. Les crises furent à la fois subies, accompagnées, anticipées et encore annoncées par d'exceptionnels gains de productivité provoqués par l'automatisation relayée par la digitalisation. L'auteur brosse un demi-siècle de dégringolade sidérurgique entamé avec les grèves des gueules jaunes à Trieux, en 1963. 2013 est le point d'orgue de ce système industriel du passé qui permit la reconstruction de l'Europe après 1945. Ce modèle s'en va mais reste marqueur de paysages, de nostalgie et encore d'images pour les quatre bassins mono-industriels lorrains situés au cœur de l'Europe initiale des Six. L'historien interroge la position des syndicats (Confédération Générale du Travail – CGT ; Confédération Française Démocratique du Travail – CFDT) face à la mondialisation, analyse les attitudes de l'État, le passage à Mittal et propose des comparaisons avec les positions anticipatives prises par le Luxembourg.

- 4 Dès l'introduction, l'auteur plonge « au cœur du réacteur de la désindustrialisation » (Ph. Mioche). D'abord, il fait le constat d'un monde de labeur et d'une « *forteresse ouvrière* » (p. 18) disparus sous les coups répétés d'un demi-siècle (1963-2013) d'épisodes de déstructurations violents, archétypaux si l'on se réfère par exemple au SOS planté sur le crassier de Longwy ou encore aux lingots de fonte en fusion déversés sur les voies ferrées. Actuellement, la Lorraine ne produit plus ni minerai de fer ni fonte. Cette évolution a sonné le glas d'une certaine culture de travail étudiée ici sous l'angle du déclin d'un système global mal préparé à résister et à répondre aux effets de la mondialisation. Cet ensemble assez monolithique, construit et ayant évolué sur un siècle a été porté par des considérations techniques, économiques démographiques, et sociales spécifiques. Sa trajectoire fut faite de permanences, par exemple la constante croissance des gains de productivité (baisse des effectifs de 55% entre 1960 et 1970 alors que la production recule de 14%) et de bifurcations, rebondissements, voire de parenthèses qui ont déstabilisé le système. Dès 1978, le plan Barre et la prise en charge des dettes de la sidérurgie par l'État relevait de la quasi-nationalisation. Celle-ci est opérante pour les mines de fer entre 1982 et 1993. La sidérurgie est privatisée en 1995. En 2006 est créé le groupe ArcelorMittal, avec une direction désormais bien éloigné de la Lorraine.
- 5 Ce livre s'inscrit à la suite d'illustres prédécesseurs. Parmi ceux-ci, citons les travaux du père Serge Bonnet (*L'homme du fer*, 1986), de Jean-Marie Moine (*les Barons du fer*, 2003) ou de Gérard Noiriel (*Longwy, immigrés et prolétaires*, 1984). L'auteur invite en priorité à mettre en récit, en actes, en révoltes les phases de la désindustrialisation débutées dès 1963, dans le contexte dirigiste de l'époque gaullienne, au tournant de la reconstruction et du début des Trente Glorieuses caractérisée par le plein emploi. Sa démonstration est établie en six chapitres. L'analyse des faits est renouvelée et insiste sur des angles d'approches originaux : la vie de ceux qui sont restés malgré des solidarités fragmentées, les effets du recul industriel à la fois subi, accompagné, anticipé, le paradoxe des exceptionnels gains de productivité qui conduit à la disparition. Ainsi, en deux décennies (1973-1993), on passe de 11 heures de travail pour produire une tonne d'acier à moins de 3 heures (p. 98).

- 6 En premier, l'auteur brosse cet emblématique espace industriel établi sur une triple voire quadruple frontière d'affrontements où se sont déroulés des combats, exercé des pillages et destructions (1,6 Mt d'acier produit en 1945 contre 7,95 en 1939). En dehors du bassin de Nancy et de la partie amont de l'Orne (Jœuf), les populations eurent à y subir les effets d'un double épisode d'annexion (Moselle). Au cours de leur histoire, ces bassins où la prospection ferrière s'étendit sur 100 000 hectares profitèrent et subirent l'alternance d'intenses phases de prospérité et des crises tout aussi draconiennes dans leurs effets. La Lorraine du fer naît « d'un Far West capitaliste et industriel » (p. 43) développé avant la Grande Guerre. Dès 1913, de part et d'autre de la frontière, la Lorraine réalisait déjà 10% de la production mondiale de fonte et d'acier. Cette performance a expliqué l'attractivité du territoire et fit arriver sur place une foule d'étrangers, au premier chef des Belges, des Italiens, des Polonais, etc. qui s'enracinèrent. En 1913, ils représentaient 57% de la population de l'arrondissement de Briey. La principale phase de croissance accompagne la réconciliation et le temps de la reconstruction, avec la Société Lorraine de Laminage Continu (SOLLAC) à Sérémaange-Erzange et Florange et ses fours Kaldo (p. 152). Cette usine emblématique participa à notre insertion dans la société de consommation, avec la production de biens d'équipements accessibles à une part croissante des Européens.
- 7 Le chapitre 2 étudie le recul en décalé des effectifs sur les sites miniers puis sidérurgiques. Plusieurs causes sont avancées : la conjonction des gains de productivité résultant de la mécanisation intégrale, l'abandon de la « minette », la concurrence de la sidérurgie sur l'eau, l'obligation de s'adapter à des métiers de techniciens (postes de régie au détriment de l'abattage) où l'endurance et la force ne comptaient plus. La profession qui avait contribué à créer un *melting pot* démographique évolue vers peu d'emplois confiés à des étrangers. Dans le même temps, le concept schumpétérien de destruction créatrice de l'emploi au profit de nouvelles activités s'est peu ou pas assez produit (p. 93). La mono-industrie du fer a subi un processus de « destruction destructrice » (p. 94). La sidérurgie a cessé d'être une industrie de main-d'œuvre pour devenir une activité de techniciens qualifiés (p. 75).
- 8 Le chapitre 3 souligne que le processus de désindustrialisation s'est accompagné de la poursuite d'innovations techniques à la fois traduites en gain de productivité et de qualité des produits. En amont de la filière, ces efforts ont été portés par les laboratoires de recherches. Créé en 1946 sur le site de Maizières-lès-Metz, l'Institut de Recherche de la Sidérurgie (IRSID), aujourd'hui ArcelorMittal Maizières Research SA, avait été conçu pour être un service commun à la profession (p. 149). Constamment, des expérimentations pratiques sont réussies malgré un contexte économique et social préoccupant, voire ensuite désespéré. Pour les mines, il faut citer la méthode extractive par chambres, le boulonnage des parois des galeries, l'extraction par tunneliers, les haveuses et le soutènement marchand, les bandes transporteuses. Entre 1963 et 1992, le rendement de l'abattage passe de 45 à 210t/poste (p. 98). Dans la sidérurgie, c'est l'utilisation de l'oxygène pur, l'essor de la filière électrique, la généralisation de la coulée continue vers 1990, les projets de haut fourneau Ultra Low CO₂ Steelmaking – Blast Furnace (ULCOS-BF), c'est-à-dire de recirculation des gaz de gueulard afin de maintenir la filière chaude à Florange. Dès 1980, le procédé Martin avait disparu. En 1990, le procédé Thomas pourtant modernisé n'est plus apte à produire des aciers concurrentiels en utilisant la « minette ». Toutes ces évolutions sont génératrices de performances. Ainsi, de 1971 à 1993, on passe de 150t d'acier brut/an/salarié à 688t.

Elles ont également réduit l'exposition aux risques et les accidents (p. 183). Les innovations ont métamorphosé en peu de temps l'activité minière et sidérurgique. Elles purent être approchées comme une « *redistribution de l'intelligence et du pouvoir concret dans la production* » (p. 179)

- 9 Le chapitre 4 est intitulé « Des solidarités fragmentées ». Il traite des fermetures, des pré-retraites, reclassements et reconversion en application de la Convention Générale de Protection Sociale (CGPS) signée le 24 juillet 1979 (p. 296). Désormais, l'homme du fer n'existe plus *in situ*, n'est plus isolé, attaché à sa mine, son haut-fourneau, son laminoir mais au contraire dilué, essaimé (p. 209), réorienté vers le travail à la chaîne. Dans le contexte des années 1986, G. Noiriél parlait d'une « *classe ouvrière en éclat* » (p. 223). Vingt ans avant, la convention État-Sidérurgie du 29 juillet 1966 a inauguré l'affichage d'une rationalisation de la production et d'une redistribution entre les sites sur mines et les emplacements sur l'eau (Fos-sur-Mer, Dunkerque). 2100 emplois de sidérurgistes lorrains sont partis à Fos. Cette évolution s'accompagne de l'essor des sous-traitances et des postes d'intérim. L'auteur laisse la parole à des témoins qu'il a enquêtés et souligne l'importance salvatrice de la formation initiale et continue dans les jeux étroits de réinsertion sociale qui s'opèrent dans le contexte de nouvelle révolution technologique où l'emploi est essentiellement ailleurs, où les tâches sont externalisées (p. 217).
- 10 La désindustrialisation complique l'action syndicale (p. 225) dans son avancée de contre-propositions. Le chapitre 5 interroge les deux centrales syndicales les plus en vue dans cette branche productive. Ce sont la CGT et la CFDT, avec des périodes d'unité d'action, des temps de combats fratricides, de nombreuses phases où alternent espoir et déception (le plan Barre de 1978, l'alternance présidentielle de 1981, le plan acier dicté de Bruxelles en 1984), enfin des opérations « coup de poing » parfois épidermiques. Face à ces terribles changements accompagnés de grandes grèves (Trieux en 1963), leurs actions alternent entre les réponses aux désarrois des populations et ce que dicte l'économie de plus en plus mondialisée. Leurs positions changent, sont souvent inconfortables avec les changements de majorité et les périodes de cohabitations qui fragilisent à plusieurs reprises l'exécutif. Le contexte économique fait disparaître l'emploi à vie, voire sur plusieurs générations (mineur de père en fils). Le recul industriel est situé autour de trois pôles : les décisions du patronat, l'État et l'opinion publique. Dans le *malström* économique subi, la CFDT (É. Maire, J. Chérèque nommé préfet délégué à l'aménagement du territoire en 1984) apparaît à la fois comme partenaire et veilleur social (p. 257). Elle fait entre autres sienne des slogans qui firent florès : « Vivre et travailler au pays » ou encore « L'emploi au cœur ». La CGT avança l'idée de promouvoir une organisation globale de la sidérurgie (1979) avec réflexion sur les conditions de travail, l'amélioration des produits et encore l'économie d'énergie (p. 237) pour être force de proposition (G. Séguy, H. Krasucki, plus près de nous É. Martin). Tâche difficile que d'accompagner la sortie du monde industriel ancien (p. 259) !
- 11 Le dernier chapitre traite des positions, permanences et voltefaces des États par rapport à la désindustrialisation, avec la double approche par la chronologie des événements et la comparaison avec le Grand-Duché, avec des temps importants consacrés au plan Barre, au plan Davignon de 1984, au retour à la privatisation, aux promesses des présidents (p. 346). P. Raggi divise son analyse en trois phases. D'abord, le temps assez aisé des États planificateurs servis par le plein emploi et l'optimisme

porté par la fin des Trente Glorieuses. L'État gère la première phase des fermetures, principalement des mines où chaque licencié a la possibilité d'obtenir un poste dans la sidérurgie (1963, p. 267). Le volet social amortit les pertes d'emplois. Treize mines ferment entre 1963 et 1969 (dont Maxéville, 1966). L'Association pour l'Expansion Industrielle en Lorraine (APEILOR) et l'Institut de Développement Industriel (IDI) font le constat que la diversification industrielle tarde et avance peu alors qu'elle est beaucoup plus avancée chez le voisin luxembourgeois. Entre 1974 et 1984, les États sont visiblement pris de court face à la grande crise (p. 291). L'insécurité monétaire pénalise les investissements. La signature de la CGPS atténue les effets désastreux de cette crise et démobilise des travailleurs. La nationalisation (1981) est accompagnée du rapport Judet résumable en trois points : adapter les productions aux conditions du marché, poursuivre la concentration, rationaliser. Bien vite, le constat est que la Lorraine peut difficilement devenir une sidérurgie forte, moderne, dynamique (p. 315) car le marché mondial et communautaire ne sont pas sur la ligne de production qui existe localement. On attend le plan Davignon de 1984. C'est le temps où Gandrange se modernise, où Longwy espère dans le Pôle Européen de Développement (PED, p. 325). La fin de la crise (1990-2013) est à associer au boom chinois, avec en toile de fond la poursuite des suppressions d'emplois. Par exemple, l'aciérie de Neuves-Maisons passe de 2280 emplois à 558 entre 1984 et 1988 (p. 335). Restait à évoquer les promesses des présidents N. Sarkozy puis F. Hollande (p. 346), avec le mot lapidaire d'É. Martin (8 décembre 2012) : « *Nous avons deux ennemis, Mittal et le gouvernement* » (p. 349).

- 12 P. Raggi conclut que son livre n'est pas un requiem. L'homme du fer a été un grand repère dans la construction de l'identité régionale. Les changements macroéconomiques et technologiques majeurs ont gommé l'univers minier et sidérurgique après un siècle de combats, d'adaptations, d'inventivités technologiques et de savoir-faire. Hélas, on peut déplorer le caractère inabouti des démarches de réindustrialisation en profondeur du territoire (p. 359) malgré quelques grands succès comme la reconversion de Ban-la-Dame à Pompey et Frouard.
- 13 Cet ouvrage qui est le récit d'un modèle industriel ancien délité puis disparu est à lire pour comprendre l'esprit lorrain et les legs transmis dans la mémoire des territoires et des Hommes. Ces belles pages invitent à réfléchir sur l'évolution industrielle et sociale de notre région transfrontalière. P. Raggi a raison de terminer son propos sur ces mots « *Si le corps de cet espace géo-historique est mort, son âme lui a survécu* » (p. 364).

AUTEUR

JEAN-PIERRE HUSSON

Université de Lorraine, Loterr – Centre de Recherche en Géographie, Campus Lettres et Sciences Humaines, 23, boulevard Albert 1^{er}, 54000 NANCY - husson18@univ-lorraine.fr